

Séjours et voyages outre-mer des artistes français Le sculpteur Émile André Leroy (1899-1953), un parcours emblématique

par Stéphane Richemond *

La promotion des carrières artistiques et l'incitation aux voyages

Le Salon et l'Académie de France à Rome

En France, l'encouragement de l'État aux développements des beaux-arts a été précoce. En effet, déjà en 1663, l'Académie royale, répondant aux vœux de Louis XIV, décida qu'une exposition publique des travaux de ses membres se tiendrait chaque année au Louvre.

La même année 1663 furent créés les grands prix de peinture et de sculpture dont les lauréats étaient le plus souvent envoyés pour un séjour de quatre années à l'Académie de France à Rome avec une pension les mettant à l'abri du souci matériel.

En 1666, Jean-Baptiste Colbert prit l'initiative d'une exposition biennale ; la première ouvrit ses portes pour deux semaines le 23 avril 1667, non pas au Louvre, mais au palais Brion. Ces expositions se tinrent très irrégulièrement jusqu'en 1737, année où elles prirent le nom de Salon et devinrent annuelles. Dix ans plus tard, le succès du Salon fut tel qu'il fallut créer un jury d'admission pour limiter le nombre d'œuvres exposées. Une critique des œuvres exposées eut lieu à partir de 1763, Denis Diderot en fut l'initiateur. Enfin, un système de récompense fut instauré par le peintre Louis David en 1793.

Sans entrer dans le détail de l'histoire chahutée du Salon, nous retiendrons que celui-ci contribua, par la forte émulation qu'il suscita, à élever considérablement le niveau artistique de la place parisienne et favorisa les commandes tant publiques que privées et partant les carrières artistiques. Les différents prix et médailles qu'il décerna encouragèrent les artistes dans leur vocation et leur permirent de se prévaloir d'un niveau d'excellence reconnu.

Le Prix national et les premières bourses de voyage

C'est par un arrêté du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 10 mai 1881 que furent créés le Prix du Salon et neuf bourses de voyage annuelles. Il appartient au Conseil supérieur des Beaux-Arts (CSBA), et non pas au jury des médailles, de décerner ces récompenses chaque année à l'occasion de la tenue du Salon des artistes français.

La création des bourses de voyages s'inscrivait dans un contexte de demande des artistes d'une liberté plus grande de voyager librement dans le but d'un renouveau stylistique et iconographique¹. Elle correspondait à une revendication qui fut exprimée à partir des années 1860 de façon croissante par les pensionnaires de l'Académie de France à Rome dont la direction avait fini par accepter un assouplissement du règlement comme l'explique très bien dans son ouvrage Alain Bonnet qui poursuit : "Les obligations liées à l'obtention du prix académique, l'astreinte de résidence fixe, la nécessité de former une communauté, l'exigence de conformité à une tradition forte, étaient comprises comme relevant d'un mode de gestion des affaires artistiques révolu, expression d'une organisation sociale dépassée²."

Les directions privilégiées des artistes furent l'Italie, la Belgique et la Hollande, l'Espagne, enfin l'Afrique du Nord.

* srichemond@hotmail.com, membre de l'IRHiS (université de Lille)

¹ Armand Dayot précisait en préface du catalogue de l'Exposition quinquennale des anciens boursiers de l'État de 1902 : "Avec pour seul guide leur libre fantaisie, ils pouvaient durant une année entière diriger leur pas où bon leur semblait, là où les appelaient leurs instincts d'art à se développer librement dans l'étude de sujets vers lesquels les entraînaient leurs affinités électives."

² Alain BONNET, *L'artiste itinérant : le Prix du Salon et les bourses du voyage distribuées par l'État français, 1874-1914* ; suivi d'un dictionnaire des lauréats du Prix du Salon et des bourses de voyage. Mare & Martin, Coop 2016.

Le Prix du Salon, qui devint plus tard le Prix national, et les bourses du CSBA permirent à des centaines d'artistes de partir en voyage et de rapporter des œuvres d'une très grande diversité géographique. Ce système d'attribution de bourses fut une spécialité bien française, qui n'eut aucun équivalent dans d'autres pays. Non seulement, il explique la richesse du patrimoine artistique national consacré aux outre-mer, mais il apporta une contribution matérielle aux carrières des lauréats et fut par conséquent un encouragement aux vocations envers les métiers de l'art.

Deux sociétés artistiques métropolitaines à vocation coloniale

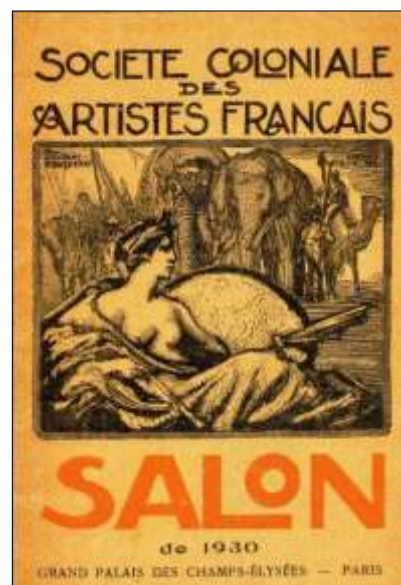
Deux sociétés artistiques rivales apportèrent leur concours aux voyages et séjours des artistes outre-mer. La première, fondée en 1893 par Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, fut la **Société des Peintres orientalistes français**³ (SPOF) qui décerna, à partir de 1907, le Prix Abd-el-Tif⁴, financé par le gouverneur général de l'Algérie, à l'époque Charles Jonnart, dont les lauréats bénéficiaient d'une bourse de séjour de deux années à la villa algéroise éponyme. La seconde, la **Société coloniale des artistes français**⁵ (SCAF), fut fondée en mai 1908 par le peintre de la Marine Louis Dumoulin avec les lauréats des bourses de voyage décernées à l'Exposition nationale coloniale de Marseille de 1906.

Il serait à peine exagéré de dire que Léonce Bénédite avait une vision bipolaire du monde, constitué de l'Orient et de l'Occident, séparés par la Méditerranée, la mer du milieu de la Terre. Pour Bénédite, l'Orient était "l'autre source féconde" à laquelle les artistes français avaient vocation à s'inspirer indéfiniment. Moins érudit et moins policé que son concurrent, Louis Dumoulin avait cependant une vision plus moderne et voulut offrir de plus larges horizons aux membres de sa Société.

En 1906, Louis Dumoulin avait présenté à l'Exposition coloniale de Marseille les œuvres des artistes concourant pour une bourse de voyage. En février 1908, les dix-huit lauréats de cette bourse, qui avaient pu partir où bon leur semblait, furent invités à exposer leurs œuvres à la galerie parisienne Bernheim-Jeune. Dumoulin conçut le projet de renouveler chaque année l'expérience de Marseille et fonda, à cette fin, la SCAF avec les lauréats. Avec beaucoup de passion et d'opiniâtreté, il se mit en quête d'obtenir de nouvelles bourses de voyage. Il obtint que le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts décernât trois « encouragements » annuels au voyage. Dès 1908, ces bourses⁶ permirent à trois sculpteurs et peintres de partir chaque année en voyage. Suspendues entre 1914 et 1919, elles furent décernées jusqu'en 1933.

Fort de ce premier succès, Louis Dumoulin entreprit de solliciter les gouverneurs généraux des colonies. Il obtint que furent fondés, dès 1910, le prix de l'Indochine par le gouverneur Antony Klobukowski, ainsi que le prix de l'Afrique occidentale française (AOF) par le gouverneur William Merlaud-Ponty. Ces deux prix, organisés de la même façon, consistaient en la gratuité du voyage pour la colonie ainsi qu'en une somme d'argent, de 3 000 francs à l'origine. Dumoulin n'en resta pas là et obtint d'Hubert Garbit, gouverneur général de Madagascar, que fut fondé, en 1913, un prix analogue. Poursuivant sa course effrénée, il obtint la création en 1919 du prix du Maroc, par le résident général Hubert Lyautey, et du prix biennal de la Tunisie, par le résident général Lucien Sain, puis, en 1920, celui de l'Afrique équatoriale française (AEF), par le gouverneur général Raphaël Antonetti.

À partir de 1921, la Compagnie Générale Transatlantique, ainsi que la Compagnie de la Navigation Mixte mirent à disposition d'un artiste un voyage gratuit aller-retour respectivement pour le Maroc et l'Algérie. En 1924, la Compagnie Paquet mit à son tour à la disposition d'un artiste désigné par le jury un voyage aller-retour de Marseille à Casablanca.



³ Stéphane RICHEMOND, "Histoire de la Société des Peintres orientalistes français", in *Catalogues des expositions de la Société des Peintres orientalistes français*. Pierre Sanchez. L'Échelle de Jacob, Dijon, 2008.

⁴ Élisabeth CAZENAIVE, *La Villa Abd-el-Tif - Un demi-siècle de vie artistique en Algérie (1907-1962)*. Éditions Abd-el-Tif, Paris, 1998.

⁵ Stéphane RICHEMOND, "Histoire de la Société coloniale des artistes français", in *Catalogues des expositions de la Société coloniale des artistes français*. Pierre Sanchez. L'Échelle de Jacob, Dijon, 2010.

⁶ Stéphane RICHEMOND, *Les salons des artistes coloniaux*. Ouvrage suivi d'un dictionnaire des sculpteurs. Les Éditions de l'Amateur, Paris, 2003.

Le 6 décembre 1924, quelques mois après son rival Léonce Bénédite, Louis Dumoulin mourut. Henry Bérenger lui succéda et présida la société artistique jusqu'en 1935, année où il fut remplacé par Charles Fouquieray qui assura la présidence jusqu'en 1955.

En 1925, à la mémoire du président regretté fut alors fondé le prix Louis Dumoulin pour l'Algérie, attribué dans les mêmes conditions que les prix de l'Indochine, de l'AOF et de l'AEF. D'autres prix furent créés dans les années qui suivirent : le prix Bernheim de Villers décerné à partir de 1928 à un artiste peintre, le prix Henry Bérenger pour la Guadeloupe, de 1931 à 1935.

Le 19 décembre 1930, le Conseil municipal de la ville de Paris décida la constitution de deux bourses de voyage à destination de l'Afrique du Nord. Les premiers lauréats bénéficièrent dès l'année suivante d'une bourse de 18 000 francs. À partir de 1932, deux jurys, l'un constitué de membres de la SPOF, l'autre de membres de la SCAF, présentèrent chaque année une liste d'artistes parmi lesquels un candidat était retenu.

En novembre 1935, les salons des deux sociétés rivales se tinrent dans le cadre du Premier Salon de la France d'outre-mer, accueilli au Grand-Palais des Champs-Élysées. En mai 1940, le salon de la SCAF fut intégré au Second Salon de la France d'outre-mer qui se tint à nouveau au Grand-Palais. Durant les années de guerre les salons et bourses de voyage furent suspendus. Signalons seulement la participation de la SCAF en 1942 à l'exposition de la Ligue maritime et coloniale intitulée « Les artistes français et notre empire d'outre-mer ».

Au lendemain de la guerre, toutes les sociétés artistiques connurent un important déclin. La SCAF organisa son Salon en même temps que la Société des artistes français et que la Société nationale des beaux-arts. Les catalogues des salons de ces trois sociétés furent regroupés dans un seul livret qui était plus maigre que celui de la seule Société des artistes français au cours des années 1930. La Société coloniale des artistes français prit le nom de Société des beaux-arts de la France d'outre-mer (SBAFOM). Elle continua à décerner les mêmes prix à l'exception de ceux des compagnies maritimes. De nouveaux prix furent créés tels celui du Cameroun en 1953, le prix de la Méditerranée en 1957, celui du Musée de la France d'outre-mer l'année suivante.

Après la tenue de son dernier salon en 1960, la SBAFOM prit le nom de Société des beaux-arts d'outre-mer (SBAOM) avant de prendre celui de Société internationale des beaux-arts en 1978.

Émile André Leroy – Un artiste emblématique des outre-mer

Comme nous l'avons vu, des centaines d'artistes purent voyager outre-mer à l'aide de bourses et de prix coloniaux. Ces artistes eurent des parcours très variés. Certains restèrent vivre sur les lieux de leur première et souvent unique destination, d'autres rentrèrent vite exercer leur carrière sur le sol métropolitain. Enfin, un grand nombre⁷ furent successivement lauréats de plusieurs bourses de voyage et purent aller pratiquer leur art sur des lieux différents. Tel fut le cas du peintre et sculpteur Louis Bâte (1898-1948) qui reçut d'abord le prix de l'AEF en 1933, celui de la Guadeloupe en 1935, enfin, en 1939, celui de l'Indochine où il s'installa et fut assassiné en 1948 par les Vietminh. Souvent les destinations coloniales, en particulier celles d'Afrique subsaharienne, ne pouvaient offrir de possibilité d'installation professionnelle car elles étaient occupées par des populations d'origine européenne peu nombreuses. Si bien, qu'une fois leur bourse de voyage dépensée, les artistes ne pouvaient que rentrer et ainsi faire la place localement à un nouveau lauréat qui allait recevoir à son tour les faibles moyens que la colonie pouvait mettre à sa disposition. Il y eut cependant quelques exceptions comme celle du sculpteur Georges Hamard (1874-1959), lauréat du prix de l'AOF, en 1937, qui s'installa en solitaire dans l'ouest de la Côte d'Ivoire.

Parmi les sculpteurs français qui séjournèrent outre-mer, Émile-André⁸ Leroy, lauréat successif de quatre bourses de voyage (souvent appelées prix coloniaux) est le plus emblématique devant Gaston Broquet et Louis Bâte.

⁷ Stéphane RICHEMOND, *La sculpture africaniste : un regard blanc sur l'Afrique Noire*, Les Cahiers d'Images & Mémoires, Paris, février 2010.

⁸ Émile André Leroy fut toujours appelé Émile dans sa famille, mais il signait ses œuvres Émile-André ; nous utiliserons donc l'une ou l'autre de ces trois appellations selon le contexte.

Nous remercions tout particulièrement Jean-Simon Leroy, fils aîné du sculpteur, pour l'importante et précieuse documentation mise à notre disposition ainsi que pour le temps passé dans nos entretiens sur la vie et l'œuvre de son père, dont il a accepté de nous brosser un "portrait moral" (p. 20). Nous sommes de même très redevable à Anne Leroy, fille cadette de l'artiste, pour son accueil, pour l'iconographie qu'elle nous a permis de reproduire et les informations fournies sur le parcours du sculpteur.

La jeunesse d'Émile André Leroy à Saint-Amand-Montrond puis à Paris

Fils d'Émile Leroy et de Marie Charanton, son épouse, André Marcel Émile Leroy naquit le 25 septembre 1899 à Saint-Amand-Montrond, une commune du Cher d'environ 10 000 habitants où son père dirigeait une entreprise prospère de fabrication de biscuits fondée par son propre père. Andrée, la fille aînée, n'étant pas pressentie pour reprendre la biscuiterie familiale⁹, Émile, le cadet, avait un destin tout tracé. Aussi, après ses études secondaires à l'institution Sainte-Marie de Bourges, monta-t-il à Paris où il fut admis à l'École supérieure des sciences économiques et commerciales (ESSEC).

Cependant, Émile Leroy avait présenté assez tôt du goût et des dispositions pour une carrière artistique. Peut-être le jeune homme avait-il reçu les conseils du sculpteur François Popineau¹⁰, de douze ans son aîné, natif comme lui de Saint-Amand-Montrond. Toujours est-il que sa passion artistique fut la plus forte et il abandonna au bout de deux ans ses études commerciales pour entrer, en octobre 1923, dans l'atelier de Jean Boucher à l'École des Beaux-Arts de Paris.

L'excellent professeur, qui forma de nombreux sculpteurs talentueux, poussait ses élèves à donner libre cours à leur inspiration et à sortir des sentiers battus. De son enseignement des beaux-arts, Leroy conserva toujours la maîtrise et le goût de la technique du modelage de l'argile et du moulage du plâtre. Jean-Boucher entretenait avec ses élèves une relation paternelle. Il ne donnait pas que des leçons de sculpture mais aussi des leçons de vie à ses élèves qui, le plus souvent originaires de province, étaient livrés à eux-mêmes dans la capitale qu'ils découvraient.

À droite : Détail d'une photographie de Boucher et ses élèves prise en 1923 ou 1924 dans l'atelier de Jean Boucher. Collection famille Leroy.

On remarque, en haut à gauche, René Cotard et, à sa droite, au centre, Émile Leroy. En dessous d'Émile Leroy, se trouve Paul Belmondo. Le professeur Jean Boucher est à droite de la photographie.



Une première bourse de voyage en 1927

Le jeune artiste participa pour la première fois au salon de la Société des artistes français en 1925, y présentant un buste d'enfant. Il y exposa l'année suivante un portrait en plâtre de l'architecte L. Nicolas. Il habitait alors 149, rue Vercingétorix à Paris XIV^e et se disait élève de Popineau et Boucher. Au salon de 1927, il soumit à l'appréciation du public une étude intitulée *Saint Étienne lapidé*, en plâtre, qui lui valut une médaille de bronze. Pour cette œuvre, une bourse de voyage lui fut décernée par le Conseil supérieur des beaux-arts en même temps qu'aux sculpteurs Félix Joffre, Germaine Marboutin-Maslow et Léon Séverac¹¹.

Pour autant que l'on fut célibataire et sans enfant, cette bourse était une récompense prisée qui avait été créée, comme vu plus haut, avec le Prix national par un arrêté du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en 1881. Le sculpteur en profita pour visiter l'Espagne durant trois mois, de septembre à novembre, et en

⁹ Maurice SUGNOT, "Quand le biscuit Leroy était le roi des biscuits", *Bulletin des amis du musée Saint-Vic*, n° 33, Saint-Amand-Montrond, 1995.

¹⁰ François Émile Popineau naquit le 2 octobre 1887, à Saint-Amand-Montrond (Cher). Il fut lauréat du Prix de la Compagnie de la Navigation Mixte en 1922 et obtint le Prix Puvis de Chavannes. L'artiste voyagea surtout en Afrique du Nord. Sa participation à l'Exposition internationale des arts et des techniques de 1937 lui valut un diplôme d'honneur.

¹¹ E. A. Leroy fit plus tard partie du Conseil d'Administration de l'Association des anciens boursiers de voyage de l'État.

particulier Tarragone, Barcelone, Saragosse, Madrid, Tolède, Grenade, Séville, Cadix, Malaga et Cordoue. Il fit en passant un saut à Tanger.

Le prix de la Compagnie Générale Transatlantique

Le périple en Espagne affirma chez l'artiste son goût du voyage. À son retour, déjà son nouvel appartement, 5, rue Platon, lui sembla trop petit. Il rêvait de repartir et, pour un buste en pierre du docteur Coulon présenté au Salon de 1928, il lui fut décerné le prix de la Compagnie Générale Transatlantique six années après que Popineau eût été lauréat du prix de la Compagnie de la Navigation Mixte. Il s'agissait d'un prix annuel offrant au titulaire un passage aller et retour de Bordeaux à Casablanca en première classe. Le directeur général de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Antiquités à Rabat pouvait aussi procurer des ateliers dans les villes de Marrakech, Fès, Mekhnès et Safi. L'artiste fit un séjour de trois mois à la résidence de Bou Jeloud, à Fès. Contrairement aux autres prix coloniaux, ceux des compagnies maritimes ne donnaient pas les moyens de vivre dans la colonie ce qui explique la brièveté des séjours de leurs lauréats. En sus de nombreux croquis, l'artiste rapporta quelques sculptures de son voyage parmi lesquelles *Jeune Algérienne*, *Type du Taffilalet* et *Jeune Femme berbère* présentées au Salon de 1929. Il participa la même année au salon de la Société coloniale des artistes français, y présentant quelques croquis et trois sculptures.



À droite : *Tête de Rekia*. Argile, Fez, 1928. Cliché E-A. Leroy.

Le Prix de l'Afrique équatoriale française¹²

En 1930, ce fut une médaille d'argent qui récompensa le sculpteur pour sa présentation au Salon de la version en marbre de *Saint Étienne lapidé*, en même temps qu'il se vit décerner le Prix Desprez des lauréats de l'Institut. En 1931, il présenta à l'Exposition internationale coloniale de Paris une *Femme du quartier Moulay-abd-Allah*, à Fez et participa de plus à l'exposition du Pavillon du Maroc de cette grande manifestation. *Jeune Haïtien¹³*, un buste en plâtre exposé au Salon de 1931 lui valut par ailleurs le prix de l'Afrique équatoriale française¹⁴ obtenu à l'unanimité moins une voix. Il précédait deux autres sculpteurs, Louis Bâte, lauréat en 1933, et Évariste Jonchère, lauréat en 1951. La même année, l'artiste participa à l'Exposition internationale d'art colonial de Rome.



Émile Leroy en AEF

Le titulaire du prix de l'AEF descendit à Bordeaux où il mit pied sur *Le Brazza* le 12 décembre 1931 pour un voyage en Afrique centrale qui allait durer neuf mois, de janvier à septembre 1932, dont sept au Moyen-Congo. Il arrivait trois semaines plus tard à Brazzaville et, après quelques jours passés dans le seul hôtel de la ville, il dut à Jean Regnault, directeur de la Banque commerciale africaine, de s'installer dans une chambre en ville jouxtant un atelier sommairement meublé.

Comme ce fut le cas de nombreux sculpteurs en Afrique subsaharienne, le problème de trouver une argile propre au modelage se posa à Leroy qui n'avait pas voulu en apporter de France dans les quelque 400 kg de bagage auxquels il avait le droit. Il en trouva à M'Pila, un village à cinq kilomètres de Brazza où exerçaient des potiers. Il trouva de la terre brute, séchée et pleine d'impuretés, qui lui rendit satisfaction une fois qu'elle fut détrempee, épurée et mise en pain.

Leroy eut rapidement pour modèle une femme indigène puis un tirailleur sara dont le buste fut acheté par le gouverneur général pour le compte de la colonie. Le précédent boursier avait par son comportement mécontenté

¹² Émile-André Leroy, *Rapport AEF à l'intention de la SCAF*, 1932, communication personnelle de Jean-Simon Leroy.

¹³ Cette œuvre présentée au Salon sous le n° 3773 (*Buste de M. B.*) fut plus tard acquise par l'État pour le musée d'Art moderne. Au même Salon, Leroy présenta un buste en plâtre intitulé *Portrait de Jeune Fille*.

¹⁴ En raison d'une erreur commise durant une dizaine d'années successives dans les catalogues des salons de la Société coloniale des artistes français, l'artiste est réputé avoir été titulaire du prix de l'AOF.

le gouverneur et il avait assez bien rétabli la situation. Ce dernier lui passa une commande de quatre bustes représentatifs d'indigènes d'ethnies sara, balali, banda et makoua¹⁵. L'artiste se proposa d'exécuter le buste du gouverneur général Raphaël Antonetti¹⁶ lui-même. Il réalisa par ailleurs deux bustes, *Femme de la Likouala*¹⁷ et *Milicien de race samory*. L'artiste confia dans son rapport que ces commandes étaient destinées à l'aider à compléter sa bourse et à prolonger son séjour au-delà des trois mois minimums réglementaires. Le Dr Léon Pales, chirurgien à l'hôpital de Brazzaville et anthropologue, lui commandait souvent des moulages de têtes¹⁸, pieds, mains de sara ainsi que d'un pygmée babinga et d'autres indigènes.



À gauche : Boukouenza, type Baongo ou Afrique Équatoriale - Baongo. Par Émile-André Leroy.

Fonte d'époque à la cire perdue de Pannini. 1932. H. 52 cm. Coll. Olivier Thourault. Cl. SR.

Au centre : Mokassa – type Kouyou ou Afrique Équatoriale - Kouyou. Par Émile-André Leroy.

Fonte d'époque à la cire perdue de Pannini. 1932. Collection du musée du Quai Branly-Jacques Chirac.

À droite : Toumba, type Sara ou Afrique Équatoriale - Sara. Par Émile-André Leroy.

Fonte d'époque à la cire perdue de Pannini. 1932. H. 48 cm. Coll. Olivier Thourault. Cl. SR.



À gauche : Boukouenza et son portrait [voir ci-dessus à gauche].

À Brazzaville, en 1932.

Au centre : Congolais Batéké.

Plâtre. Il s'agit de la tête de Boukouenza.

Cliché E-A. Leroy.

¹⁵ Les Sara sont une ethnie vivant au sud du Tchad. Les Balali (ou Balari ou Lari) sont une ethnie du Pool au sud du Congo qui appartient au groupe des Baongo. Les Banda vivent surtout en république centrafricaine (ancien Oubangui-Chari) et les Makoua sont une ethnie du groupe Mbochi du nord du Congo.

¹⁶ Ce dernier, réalisé en 1932, fut édité dans une plus grande taille acquise en 1950 par le Gouverneur de l'AEF pour le monument érigé à Pointe Noire à la mémoire de Raphaël Antonetti. Une épreuve est conservée par le musée du Quai Branly-Jacques Chirac.

¹⁷ Région d'un cours d'eau au nord du Congo, affluent de la Sangha.

¹⁸ E. A. Leroy enseigna la pratique du moulage au docteur Pales. Voir l'article du Dr Léon Pales : "Contribution à l'étude anthropologique du Noir en Afrique équatoriale française" (revue *L'Anthropologie*, tome 44, n° 1 et 2, p.45-76, Masson, Paris, 1934).

Ci-contre : Tête de M'Bakaka, femme congolaise. Plâtre.

Une épreuve identique est conservée par le musée d'Art moderne de Paris.

À droite : Photographie de M'Bakaka, modèle de la sculpture ci-contre.

Photographies anciennes, archives de la famille Leroy.



De droite à gauche :
Homme sara,
Femme à plateau, Mokassa
Type kouyou.

Photographies anciennes, archives de la famille Leroy.

Ci-contre :

À gauche : Femme africaine.

Épreuve en bronze. Collection privée.

Cette femme, sans la bouteille qu'elle portait sur la tête (retirée pour la transformer en lampe) mesure 37,5 cm de hauteur.

Au centre : Milicien de race Samory à Brazzaville.

Plâtre.

À droite : Camerounais.

Plâtre. Collection privée.



L'artiste passa presque entièrement son séjour à Brazzaville dont il s'échappait pour de fréquentes virées en brousse avec des voitures mises à sa disposition par le gouverneur général. Il fit cependant quelques excursions dans la colonie. En particulier, il accompagna le gouverneur général Mattéo Alfassa lors d'une tournée d'inspection sur le trajet du chemin de fer Congo-Océan de Brazzaville à Pointe-Noire et put ainsi visiter le Mayumbé et les importants travaux qui y furent réalisés. Le sculpteur garda par ailleurs un excellent souvenir d'une tournée en vedette à vapeur sur le fleuve Congo, dans la région du Couloir, ainsi que d'un court séjour à Mayama chez les Batéké dont il appréciait la sculpture.

La colonie, dont la population européenne était de très faible effectif, n'avait pas les moyens de permettre à un artiste de s'installer durablement d'autant qu'elle devait accueillir le peintre Paul Émile Bécot, lauréat du prix de l'AEF pour 1932. Par ailleurs, sa bourse étant probablement épuisée, Émile Leroy n'avait d'autre choix que de rentrer en métropole.

Il quitta le Congo le 4 août 1932, s'embarquant à Pointe-Noire sur l'*Amérique* à destination du Cameroun, et débarqua quatre jours plus tard à Douala. Il se rendit à Yaoundé pour se présenter au haut-commissaire de la République qui mit à sa disposition une voiture qui lui permit de visiter quelques chefs peuhls. Il fit ensuite une excursion à Akonolinga, à cent vingt kilomètres à l'est de Yaoundé, sur le fleuve Nyong. L'artiste retourna ensuite à Douala où il s'embarqua pour la France le 14 août 1932 à bord du *Formose*.

À cette époque, la plupart des bateaux transportaient à la fois des passagers et des marchandises ; ils effectuaient au cours de leur trajet de nombreuses escales et il était loisible aux passagers de descendre à terre. Émile Leroy profita de ces occasions. En particulier, il visita la ville de Lomé qui possédait un wharf. Une photographie qu'il prit sur un marché lui inspira une sculpture figurant une commerçante.

À son retour, il retrouva son atelier du 5, rue Platon dans le XV^e arrondissement. Il présenta au salon de la Société coloniale des artistes français de 1933 un croquis humoristique figurant l'arrivée du gouverneur Antonetti ainsi que huit sculptures en bronze. Citons *Toumba - Type Sara*, *Boukouenza - Type Bacongo* et *Mokassa - Type Kouyou*¹⁹, *Femme Banda*, *M'Bakaka - Femme de la Sangha*, *Esquisses - Types du Moyen-Congo*, *Abd el Krim ben Ahmed-Type du Taffilalet*, *Rekia - Femme du quartier Moulay abd Allah*, à Fès. Suite au rapport qu'il remit à Henry Bérenger, président de la SCAF, et dont il fut donné lecture à l'Assemblée générale de cette société, il fut fait chevalier de l'ordre de l'Étoile noire²⁰, le 29 mars 1933. L'artiste exécuta entre autres un buste intitulé *Jeune Congolaise (M'Bakaka)* dont un tirage en bronze présenté au Salon de 1933 fut acquis par le Conseil général de la Seine et fut ensuite déposé au musée d'Art moderne de la ville de Paris. La même année, il participa à la cinquième exposition artistique de l'Afrique française qui se tint à Fès.



Lomé.

Bronze figurant une commerçante togolaise. D'après une photographie d'Émile Leroy prise lors d'une escale dans la capitale togolaise, probablement lors de son retour en France

Le prix de la Guadeloupe en 1933

L'année 1933 fut décidément une année riche en événements pour le jeune artiste. Le prix Henry Bérenger pour la Guadeloupe, créé deux ans auparavant, lui fut décerné²¹ à l'unanimité pour le récompenser de ses travaux. Le sculpteur se démit alors de ses diverses fonctions pour un séjour qui dura trente mois.

En arrivant en Guadeloupe, Émile Leroy s'installa à Saint-Claude où vivaient de nombreux fonctionnaires métropolitains. Il retrouva son ami le peintre Antoine Gianelli et son épouse Germaine Foury, tous les deux lauréats du prix de la Guadeloupe respectivement en 1931 et 1932, et qui lui avaient été de bon conseil avant son départ²².

Leroy fit aussi la connaissance de l'architecte Edmond Mercier, assistant d'Ali Tur qui exécuta de nombreux projets architecturaux et ouvrages d'art dans l'archipel qui avait beaucoup souffert du passage dévastateur d'un

¹⁹ Ces trois œuvres appartiennent au gouvernement général de l'AEF et non de l'AOF comme ce fut mentionné à tort dans les catalogues de la SCAF.

²⁰ L'ordre de l'Étoile noire fut créé le 1^{er} décembre 1889 par Tofa 1^{er}, roi de Porto Novo, qui devint roi du Dahomey (actuel Bénin), afin de récompenser ses sujets et des Français employés dans le protectorat. En 1896, l'ordre devint colonial. Il fut surtout décerné aux officiers de troupe de marine qui avaient servi plus de dix ans en AOF et AEF. Il ne fut plus attribué après l'institution de l'ordre national du Mérite.

²¹ Stéphane RICHEMOND, "Émile André Leroy – Itinéraire d'un sculpteur", in *Les monuments aux morts d'Émile André Leroy – Un patriotisme Art-Déco en Guadeloupe*. Catalogue de l'exposition éponyme à Baie-Mahault & Petit-Canal, 10 novembre - 12 décembre 2018. Dirigé par Séverine Laborie et édité par la Direction des affaires culturelles de la Guadeloupe, Basse-Terre, 2018.

²² Séverine LABORIE, "La Guadeloupe d'Émile André Leroy", in *Les monuments aux morts d'Émile André Leroy – Un patriotisme Art-Déco en Guadeloupe*, opus cité note 22.

cyclone en 1928. Il se lia aussi avec le peintre Georges Rohner qu'il invita à partager son atelier à Saint-Claude. Les trois amis eurent ensemble de nombreuses activités de loisir.

Dans le cadre de la participation de la SCAF à l'Exposition internationale d'art colonial de Naples en 1934, deux œuvres de l'artiste furent exposées : *Basse-Terre (Guadeloupe)* et *Femme de Fez*, un marbre²³. L'année suivante, ce fut un buste en pierre intitulé *Africa, Milicien de Brazzaville* qui fut présenté à l'exposition de la Société coloniale qui se tint au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles dans le cadre de l'Exposition universelle.

En Guadeloupe, il exécuta le buste en bronze du gouverneur Louis Bouge ainsi que deux autres bustes intitulés *Jeune Guadeloupéenne (Charlyse Germinal)* et *Indienne*, en bronze aussi, présentés tous les deux au Salon de la Société coloniale des artistes français en 1937, et achetés en 1939 par la Banque de la Guadeloupe pour la décoration de son hall d'entrée à Pointe-à-Pitre. Mentionnons de même deux portraits, l'un, intitulé *Suzanne au foulard*, de Suzanne Miatti, un de ses modèles, l'autre, intitulé *Guadeloupéenne au madras relevé*, dont une épreuve en bronze fut achetée en 1937 par le sénateur Henry Bérenger.

Au centre : Jeune Guadeloupéenne (Charlyse Germinal)

Buste en plâtre figurant une Guadeloupéenne. Collection privée.

Cette tête fut commandée, en même temps qu'une autre figurant une Indienne de la Guadeloupe, par Marconnet, directeur de la Banque des Antilles pour y orner le hall d'entrée. Les deux visages ont figuré sur les billets de banque de la Guadeloupe.



À droite : Suzanne au foulard

Épreuve en bronze sur socle en marbre. H. 38 cm hors socle. Collection Olivier Thourault



*Sujets guadeloupéens édités par la manufacture de porcelaine Avignon*²⁴. Collection privée.

²³ Deux expositions internationales d'art colonial se sont tenues en Italie, la première à Rome en 1931, la seconde à Naples en 1934. Les pensionnaires de la Villa Abd-el-Tif furent représentés à celle de Rome. Une exposition rétrospective des grands peintres orientalistes du XIX^e siècle fut présentée à celle de Naples où la SPOF et la SCAF furent aussi présentes.

²⁴ La porcelainerie GDV (Girault, Demay et Vignolet) à Bruère est devenue Porcelainerie Avignon puis Avignon ceramic. Spécialisée au départ dans les porcelaines de laboratoire, elle collaborait également avec des artistes. Les porcelaines de Leroy portent sa signature ainsi que le tampon GDV et parfois "Bruère"

On doit aussi à Leroy les armoiries de la commune de Grand-Bourg de l'île Marie Galante ainsi qu'une statue monumentale de Sainte Anne (4,50 m de haut, en béton) pour l'église du village du même nom reconstruite par Ali Tur en 1933. Citons de même la participation d'Émile Leroy aux deux monuments aux morts²⁵ de la Grande Guerre, celui de Baïe-Mahault réalisé avec Edmond Mercier et inauguré en 1936, puis celui de Petit-Canal, peut-être avec le même architecte, inauguré l'année suivante. Pour le monument aux morts de Baïe-Mahault, Émile Leroy exécuta une sculpture figurant un poilu noir, ce qui était alors assez rare²⁶. Leroy eut recours pour ce faire à un jeune homme du nom de Rameaux Paul Pindi. C'est de retour à Saint-Amand-Montrond que Leroy exécuta le poilu qui figure sur le monument aux morts de Petit-Canal. Il représente un soldat blanc cette fois-ci et Leroy prit pour modèle son ancien camarade de promotion aux Beaux-Arts, le sculpteur René Cotard.



De gauche à droite : Pindi (le modèle vivant) ; sa représentation en bronze (2,15 m) par Leroy ; Pindi au centre du monument aux Morts de Baïe-Mahault. Cliché E-A.Leroy.

En 1936, le sculpteur participa à l'Exposition du tricentenaire du rattachement des Antilles à la France qui se tint à Basse-Terre. Par ailleurs, il exécuta un médaillon en bronze représentant le portrait du médecin-colonel Jamot²⁷ acquis en 1936, par le haut-commissariat de la République au Cameroun, pour le Centre de lutte contre la maladie du sommeil à Ayos (Cameroun). Toujours en 1936, après deux années d'absence au Salon des artistes français, Leroy y participa en présentant *Portrait de M. Diligenti*, un buste en bronze.

Le lauréat du prix de la Guadeloupe avait obtenu un demi-tarif sur le voyage aller-retour offert par la Compagnie générale transatlantique, une somme de 1 500 francs et l'aide des autorités locales par le biais de commandes. Mais un an après l'arrivée d'Émile Leroy, le sculpteur Henri Legendre, lauréat du prix de la Guadeloupe en 1934, devait être accueilli et soutenu dans son travail de la même façon. Il en fut de même du sculpteur Louis Bâte qui fut lauréat du prix en 1935. Cependant, Leroy n'avait pas fait son temps pour autant et avait de nouvelles commandes en Guadeloupe et d'autres projets outre-mer, en particulier à la Martinique.

C'est la mort soudaine de sa mère, à laquelle il était très attaché, qui décida le sculpteur à rentrer à Saint-Amand pour soutenir son père très affecté.

Retour d'Émile Leroy en métropole

L'artiste semble s'être installé, dès son retour en mai 1936, 4, quai Lutin, à Saint-Amand-Montrond, se séparant définitivement de son atelier parisien à la veille de la guerre. Marginalisé de fait par ses longues activités outre-mer, son adaptation en métropole fut sans doute difficile, et pour pallier l'absence de commande il créa (entre 1930 et 1936) des objets utilitaires décoratifs inspirés de ses voyages, tels des serre-livres, salières, cendriers, etc., qui furent édités à Bruère-Allichamps par la manufacture de porcelaine Avignon, toujours en activité. Il fit même procéder à l'édition d'une demi-douzaine d'exemplaires du buste de *Rékia, Femme du quartier Moulay-abd-Allah, à Fez*. Certains d'entre eux sont conservés par le musée Saint-Vic à Saint-Amand-

²⁵ Séverine LABORIE, "Œuvres guadeloupéennes", in *Les monuments aux morts d'Émile André Leroy – Un patriotisme Art-Déco en Guadeloupe*, opus cité note 22.

²⁶ Citons cependant le *Monument aux héros de l'Armée noire* de Paul Moreau-Vauthier à Reims et à Bamako, et la statue *Demba et Dupont* de Paul Ducuing, à Dakar.

²⁷ Une réplique de ce médaillon fut destinée aux Anciens coloniaux de la Creuse.

Montrond. Ses bronzes furent quant à eux toujours édités à de faibles tirages, ce qui explique leur faible présence sur les marchés. L'artiste, pour les sujets destinés à l'édition, réalisait toujours un modèle en plâtre et ne travaillait jamais en taille directe. Il n'intervenait apparemment pas sur ses bronzes après la fonte.

Le sculpteur participa, en 1937, à l'Exposition internationale des arts et des techniques de Paris. Les œuvres qu'il y exposa au Pavillon de l'AEF lui valurent une médaille d'or. Il participa de même assez régulièrement aux salons de la SCAF. Citons, en 1937, *Guadeloupéenne de Pointe-à-Pitre*, un bronze, *Guadeloupéenne de Basse-Terre*, un plâtre, et *Jeune Indienne du Malouba (Guadeloupe)*, un plâtre ; en 1938, *Milicien de Brazzaville* et, en 1939, *Médecin-Lieutenant-Colonel Jamot*. Absent en 1937 du Salon des artistes français, l'artiste y reprit ses envois²⁸ en 1938 et 1939, puis cessa d'y participer durant dix ans. Sensible aux mouvements de son temps, le sculpteur maria avec succès le style Art-Déco puis celui des années 40 avec l'africanisme et l'art sacré pour lequel il avait une affinité particulière.

Le 12 janvier 1938, dix ans après l'exécution de ses œuvres marocaines présentées dans les expositions coloniales successives, l'artiste fut nommé chevalier dans l'Ordre chérifien de Ouissam alaouite par le Sultan du Maroc Sidi Mohamed ben Youssef.

En juillet 1939, Émile Leroy, se maria à Troyes avec Simone Bigot. Leur union, qui donna le jour à quatre enfants, imposa à l'artiste une vie plus sédentaire et donc une rupture dans sa carrière professionnelle. L'époque des grands voyages appartenait désormais au passé. S'il est indéniable que nous devons au sculpteur de nombreuses pièces à caractère ethnographique, ce travail répondait alors, pour partie, à des commandes et plus simplement à une attente de la part des autorités qui l'employaient. Parmi les premières commandes dans la métropole vint celle de la décoration de la façade de la mairie de Saint-Amand-Montrond. Il s'agissait de deux sculptures de 2,25 m exécutées en ciment-pierre, en 1939, l'une intitulée *Le Paysan*, l'autre, *Le Forgeron*.

Chef de famille et trop âgé pour être mobilisé, Émile Leroy ne participa pas aux hostilités. Durant la guerre, le sculpteur resta à Saint-Amand, en zone libre à quelques kilomètres de la zone de démarcation, assurant, entre autres, l'hébergement clandestin de l'épouse (infirmière) du colonel Bertrand (1^{er} Régiment d'Infanterie), chef de la Résistance dans cette zone, et soustrayant aux recherches de l'ennemi les drapeaux de tradition des 1^{er}, 33^e et 310^e Régiments d'Infanterie. Les commandes n'affluaient pas et on imagine une activité ralentie.

Au lendemain de la guerre, l'artiste fut sollicité pour l'exécution de monuments aux morts. Il réalisa, en 1946, les trois bas-reliefs du *Monument aux Morts du Maquis de Mussy-Grancey* en hommage aux anciens combattants FFI de l'Aube.

En 1949, le sculpteur reçut le prix des Anciens boursiers pour l'exposition de *M. Raoul. Nicolas, premier président de la Cour d'appel d'Hanoi* au salon de la Société des beaux-arts de la France d'Outre-mer²⁹. Satisfaisant une prédilection pour l'art sacré, il réalisa, vers 1950, une statue de Sainte Anne en pierre reconstituée pour l'église du même nom au Vernet, quartier de Saint-Amand. La même année, il présenta au Salon un buste en bronze intitulé *Portrait d'un curé berrichon*. En 1951, il décora de deux anges, avec la même technique, l'accès de l'église Sainte-Barbe de Bourges.

Avec son ami architecte Georges Crételle de la Direction générale des Travaux Publics à Brazzaville, l'artiste exécuta un monument érigé en 1950 à Pointe-Noire, au Moyen-Congo, à la mémoire du Gouverneur général Antonetti. Cette œuvre comprenait un buste de grande dimension réalisé à partir de celui créé en 1932 et qui est toujours installé dans l'avenue principale de la ville. Ceci lui valut d'être fait officier de l'ordre de l'Étoile noire le 7 août 1951.

En 1952, il réalisa un médaillon en bronze du sénateur-maire Alfred Grand à Guéret. La dernière œuvre qu'il ait réalisée fut la statuette de Sainte Jeanne de France, Duchesse du Berry, un plâtre. Il avait le projet de faire une "Sainte Solange" patronne du Berry.

Émile Leroy, qui appréhendait de subir, en vieillissant, une diminution de ses capacités d'expression, mourut prématurément d'une attaque cérébrale que rien n'avait laissé présager, le 3 juillet 1953, dans sa ville natale. Le musée Saint-Vic de Saint-Amand-Montrond rendit hommage au sculpteur en réalisant en 1996 une importante exposition rétrospective des œuvres de l'artiste.

Leroy aimait le portrait pour lequel il avait un don incontestable. Il en a réalisé de nombreux et donnait à cet art difficile la plus grande partie de son temps. Rien n'obligeait l'artiste à exécuter le portrait de Charlyse Germinal ou encore celui de son ami Cotard pour le monument de Petit-Canal. En revanche, il a négligé la petite statuaire

²⁸ L'artiste présenta au Salon de 1938 *Portrait du Dr Coulon, buste, pierre* (n° 3431) et *Portrait de Mlle S. Meyer, buste, plâtre* (n° 3432). En 1939, il présenta *Portrait de M. Auroy, buste, bronze* (n° 3072).

²⁹ Nouvelle appellation, depuis 1945, de la SCAF. Ce fut la dernière participation de l'artiste au Salon de cette Société.

en pied dont l'exécution ne nécessite pas la fidélité à un modèle donné mais dont l'édition de multiples en bronze assure toujours à l'artiste les moyens d'exposer, une présence sur le marché et une petite rente dont ont profité des sculpteurs comme Anna Quinquaud ou Arthur Dupagne... Les œuvres de ces derniers sont très présentes dans les ventes aux enchères qui servent la notoriété de leurs auteurs.

Comme de nombreux sculpteurs de cette époque qui ont peu fait éditer leurs œuvres, Émile Leroy a peiné à sortir de l'oubli. Plusieurs expositions ont contribué à un retour de notoriété, en particulier l'importante exposition qui s'est tenue en novembre 2018 en Guadeloupe dans le cadre de la commémoration de la Grande Guerre.

Un portrait moral de l'artiste, par Jean-Simon Leroy

Son métier lui faisait rencontrer des personnes de tous les milieux, du Président du Sénat, Gaston Monnerville, au paysan berrichon, pris pour modèle dans les statues pour la ville de Saint-Amand en 1939. Il avait un contact naturel quel que soit le milieu social, et une curiosité humaine qui me fait penser que son travail en Afrique et en Guadeloupe allait au-delà de simples commandes.

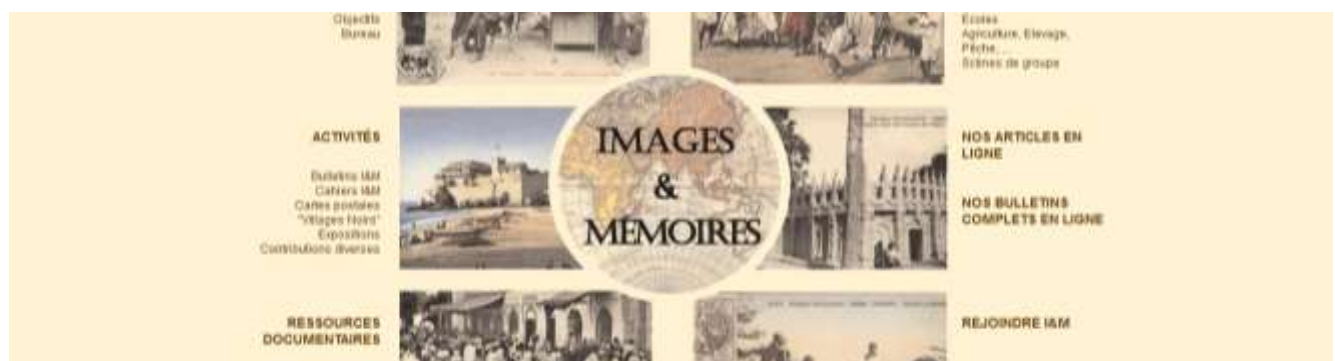


Mon père était apprécié pour sa simplicité, et presque son effacement, malgré son grand talent et cette facilité extrême qu'il avait de graver d'une manière parfaite les traits de ceux que son ciseau avait choisis. On disait qu'il était "à la colonie" dans son élément. Il en sentait la vie et saisissait celle-ci dans son animation, dans sa couleur, de l'avis de tous ses amis.

Je suis l'aîné et le seul de la fratrie à avoir eu quelque prédisposition à l'expression artistique et particulièrement à la sculpture. À six ans, déjà, j'allais dans l'atelier de mon père et prenant de l'argile et des outils j'essayais de l'imiter. Discrètement, il avait fait des moulages de ce que j'avais réalisé, je les possède encore.

Au fil des années mes aptitudes se développaient sans l'apport du moindre conseil de sa part. Son camarade des Beaux-Arts, René Cotard, à qui il avait fait part de ma sensibilité lui avait dit spontanément : « Il faut lui faire passer ça ! ». Comme on dit vulgairement, "ils avaient dû bouffer de la vache enragée", au début de leur métier. J'ai pu constater, par la suite, que cette attitude était assez fréquente dans ce domaine contrairement à ce que l'on observe dans le milieu musical. Observant, mes capacités manuelles précoces et ma curiosité technique, mon père chercha discrètement à me rediriger vers ces métiers-là et c'est ainsi que je suis devenu motoriste aéronautique, mais son influence artistique a bien dépassé sa disparition.

Tous les membres de sa grande famille ont toujours vécu au milieu de ses créations. Nous avons "baigné" dans cet espace. J'ai donc continué à pratiquer les arts plastiques, à les développer, et mes enfants et mon épouse aussi, par voie de conséquence : la sculpture ou l'aquarelle.



Visitez et faites connaître notre site internet www.imagesetmemoires.com

Depuis septembre 2018 nos Bulletins complets sont intégralement en ligne, en format pdf (2006-2017)